

ETC



## « Pas de récit, plus jamais de récit »

Ginette Michaud

Volume 1, numéro 2, hiver 1987–1988

S'exposer à l'art

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/36192ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Revue d'art contemporain ETC inc.

ISSN

0835-7641 (imprimé)

1923-3205 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Michaud, G. (1987). « Pas de récit, plus jamais de récit ». *ETC*, 1(2), 30–30.

«Pas de récit,  
plus jamais de récit»

**D**u moment de la mort d'André Belleau en septembre 1986, alors que je venais tout juste de me joindre depuis quelques mois à l'équipe de *Spirale*, mes amis du comité de rédaction avaient insisté pour que j'écrive — puisque je l'avais «bien» connu, semblait-il — un de ces petits textes redoutables, toujours arrachés à contrecœur, qui, sous couvert de rendre hommage à la personne tout juste disparue, ne réussissent de fait qu'à la mettre à mort de la manière la plus définitive.

Revivifier des souvenirs, ressusciter des images, rappeler des gestes, récupérer des morceaux (de corps, de Texte), toute cette surenchère, tous ces ultimes recours rhétoriques pour chercher à se consoler de la perte, remplir le vide insupportable, à l'épingler, lui, elle, dans une Image enfin totale. J'avais beaucoup hésité alors, et je me souviens que c'est René qui m'avait encouragée à écrire ce texte, en me disant un peu brusquement — il ne répugnait pas, parfois, lorsqu'il était ému, à faire un peu d'analyse sauvage — que c'était nécessaire *pour moi* de l'écrire, une manière d'amorcer mon deuil, une manière peut-être d'en commencer l'analyse, à travers la dette, la reconnaissance, la reconnaissance de la dette. Je me souviens aujourd'hui de ce qui s'est scellé ce jour-là, sans mot, et qui le concernait peut-être, *lui*, cette fois, mais toujours sur le mode indirect qu'il a privilégié.

Je n'ai pas «bien» connu René Payant, pas plus d'ailleurs que je n'ai bien connu — ou comme je l'aurais désiré — André Belleau, Suzanne Lamy, Ghislaine Legendre, toutes ces personnes qui nous affectent beaucoup plus profondément qu'on ne l'aurait cru possible de leur vivant, du seul fait qu'elles ont su — avec une générosité qui leur venait d'où ? — donner du savoir. Je suis donc restée à distance de René, à la distance qu'il avait choisie comme la sienne propre avec la plupart des gens, très nombreux (artistes, étudiants, collègues), des divers milieux qu'il côtoyait chaque jour. Au point que cette distance, le refus des effusions, de la familiarité, ce rejet de l'hystérisation, dans un milieu qui n'y était pas particulièrement propice, sont rapidement devenus pour moi les signes mêmes de René Payant, sa façon particulière, subtile, quasi japonaise — un moi privé, réservé à quelques intimes; un moi public, affable et presque absent par sa présence même, offert à tous les autres — de pouvoir supporter sa subjectivité, tout en s'en détachant.

La distance, c'est ce qui permet le jeu des identités, leur mouvement, leur déplacement. Les intellectuels, les critiques n'ont pas toujours ici la force

de s'y tenir très longtemps : il me semble que René Payant a su, au-delà des adhésions et des rejets stratégiques, pratiquer cette liberté de pensée de plus en plus. Cette liberté de pensée a pris chez lui plusieurs formes : le renouvellement des discours critiques sur l'art, la confrontation des divers savoirs des sciences humaines, le brouillage des partages traditionnels entre la philosophie, la littérature, la psychanalyse, l'histoire de l'art et les discours scientifiques et technologiques en sont, certes, les manifestations les plus évidentes. Il n'y avait pas à ses yeux de mauvais objet pour la pensée : je me souviens d'une réunion à *Spirale* où il avait brillamment retourné les objections qu'avait suscitées un entretien avec Mikel Dufrenne, peut-être moins pour défendre l'article (quoiqu'il exprimait aussi à ce moment-là sa fidélité envers une pensée esthétique qui l'avait marqué), que pour bousculer une position qu'il sentait un peu trop confortable, insuffisamment critique, unanimiste. De même, une autre fois, à l'occasion d'un numéro d'*Études françaises* consacré à la «Littérature et les médias», il avait délibérément choisi un objet en apparence «trivial», la série *Lance et compte*, pour relancer une réflexion très savante, mais pas pour autant victime de l'esprit de sérieux universitaire, sur l'esthétique de la vidéo. Théoricien de l'art, chercheur, enseignant, critique, René Payant a été tout cela à la fois, et de façon remarquable; il a toujours cherché à décloisonner les savoirs, à les faire communiquer entre eux, tout en leur gardant leur singularité propre : comme pour Foucault qu'il admirait, travailler, c'était d'abord pour lui aussi entreprendre de penser autre chose que ce qu'on pensait avant.

Un jour, au printemps dernier, sans doute comme tous ceux et celles qui ont été touchés par ce qui lui arrivait, un rêve, à la fois parfaitement troublant et impersonnel, *anonyme*, comme tous les rêves, s'est formé, dans lequel sa figure est apparue alors qu'il avait déjà, lui, commencé de s'éloigner, ses traits de s'effacer presque. Si je raconte ceci — et c'est déjà trop dire ce qui ne saurait être livré sous quelque forme que ce soit du rêve lui-même, mais peut seulement passer et retourner à l'Autre Scène d'où il est venu —, ce n'est pas pour succomber moi-même à la tentation facile du Récit : René Payant a su, mieux que personne ici, repérer et surtout analyser avec finesse les effets complexes produits par ces retours de figures et de la figuration. Non, si j'évoque ici ce rêve en retrait, comme un point de fuite ou une tache aveugle, c'est plutôt pour suggérer ce qui, dans un rêve comme dans les choses de la vie, ne peut se dire que par effraction, que par détournement, jamais directement. L'essentiel de ce que René Payant m'a appris s'est inscrit là, en creux : dure leçon de réserve, de détachement et d'effacement narcissique à laquelle il s'est tenu, avec une maîtrise rare, jusqu'au bout.

Ginette Michaud